

Fabuleux Bronson

On l'avait découvert dans la Grande Evasion, avec Steve Mc Queen en vedette principale. Bronson, quoiqu'avec un jeu moins spectaculaire, l'équivalait. Qui était-il, cet acteur au faciès de mineur, la ride profonde, le teint bronzé, les yeux d'indiens ? On ne savait trop que dire. Mais enfin, il se détachait du lot. Il était même unique.

On le revit dans les Sept mercenaires, puis bien sûr, dans Il était une fois dans l'ouest où son physique de dur à cuir que rien ne peut transpercer fait merveille. Quel film ! Démonstratif certes, prétentieux, mais avec quel brio, avec quel flamboyance ! Et quelle musique !

Un Bronson que désormais l'on suivrait avec plaisir en toutes ses productions. Certaines, on le sait, ne valent pas un clou. Mitraillette Kelly, voilà bien un joli titre pour un navet de première. Des autres suivraient. L'homme trouvait très simple, on le suppose, après les éternelles difficultés des débuts, de remplir sa caisse avec facilité.

Il fut redresseur de torts dans les multiples : Un justicier dans la ville. On connaît les trames de cette série sommaire mais fascinante. Des malfrats, petits et grands, en cinq épisodes sans relation l'un avec l'autre, écument la ville, terrorisent, raquentent, violent, tuent, bref, s'activent dans un registre sordide où la loi n'existe plus. Et c'est alors que Bronson, Charles Buchinsky de son vrai nom, arrive et remet de l'ordre dans cette pagaille où règne une seule loi, celle du plus fort et du plus crapuleux. Et non avec la douceur du prédicateur qui voudrait remettre ses ouailles sur le droit chemin, on l'imagine, mais avec son flingue. L'homme, désormais, sans beaucoup de scrupules, mais il sait où est sa nouvelle voie de laquelle il ne dérogera plus, dégainé à tout va et surtout élimine. La société n'y perd rien, au contraire, avec ce nouveau justicier, on n'aura pas de nouvelles prisons à construire ! Et les rues soudain sont devenues plus fréquentables. Elles ont été dératées ! Alors qu'auparavant on y risquait sa peau devant chaque immeuble, plus encore le long de ces petites rues minables où votre vie ne vaut plus un clou.

Un Bronson qui ne s'embarrasse donc de rien pour trucidier la canaille et qui réveille ce qu'il y a de plus profond en vous, le sentiment de la justice, et même si celle-ci est sommaire. Au diable ces voyous et qu'on n'en parle plus. Le cimetière, c'est encore trop bon pour eux. Nulle rédemption possible pour ces salopiaux de tous bords pour lesquels l'argent facile est ce qu'il y a de mieux, quitte à vous bousiller tout ce qui s'oppose à leurs noirs dessins, avec bien entendu l'exploitation sans limite de la femme, objet dont on use et abuse.

Mais tout cela, hormis les trois films cités en préambule, bien modeste en regard de ce que nous considérons comme le chef-d'œuvre du bonhomme : le bagarreur. Un titre bien en deca d'un récit mené avec une parfaite maîtrise par Walter Hill, en 1975. Bronson y tient l'affiche avec son partenaire James Coburn.

Duo magnifique, l'un simple exécutant, il cogne et gagne, l'autre, organise, empoche et fait les comptes à sa manière. Un pour toi, deux moi, deux pour toi, trois pour moi !

Bronson arrive en train dans l'une de ces cités industrielles et sans âme des Etats-Unis. La musique est en conséquence, harmonica, lancinante, triste, superbe. Il se révélera très tôt à celui qui devient son nouveau compagnon de route et en même temps que son manager, un boxeur de première force. L'homme n'est pas grand, pas gros, mais tout en muscle. Face à des costauds de presque deux fois son poids, il ne tremble pas. Il analyse, il esquive, et puis pan, un coup de poing bien appliqué et l'autre est au tapis. Enfin, presque toujours, car il arrive que l'adversaire soit plus coriace que cela et pose quelques problèmes à notre champion. Le match alors dure, devient épique, vous avez le ventre collé à l'échine, mais néanmoins avec cette certitude que votre poulain finira par obtenir la victoire qui remplira le gousset du beau et flegmatique James Corbun – les noms d'emprunt, on s'en fout ! - Celui-ci parfaitement à l'aise dans son rôle, lâche souvent, mais réaliste, en ce sens que les coups, il les laisse pour les autres, tandis que lui se promet à une vie plus honorable où malheureusement le jeu est le but suprême, d'où des plongées à répétitions pour retrouver la dèche la plus sordide. Et celle-là, le beau gosse, un rictus est son sourire, il ne l'aime pas.

Et l'amour, dans tout cela ? Il est nul. Ou presque. Car Bronson, le solitaire, il vient de nulle part et il repartira pour nulle part, ne s'attache à personne, et même si la femme est belle et attendrissante, ou même qu'elle a besoin de protection, il la quitte, et même qu'elle pourrait finir au ruisseau. On a chacun son destin, se pense-t-il, et on ne peut-être le bon samaritain de personne, que de soi-même.

Raison pour laquelle, au terme de ces journées mémorables où notre champion mènera quatre ou cinq combats que tous il gagnera, il quitte son manager, et que celui-ci soit dépité, ce n'est pas son affaire, pour reprendre un train en partance pour des horizons où il ne sait même pas lui-même ce qu'il y trouvera. D'autres combats probablement.

C'est que les Etats-Unis, c'est immense, et que des jours et des jours de voyage, ne vous emmèneront même pas encore au bout, ni même à la moitié.

L'Amérique profonde, misérable pour beaucoup, et pour ceux qui gagnent et dominant, très peu morale. La jungle, quoi.

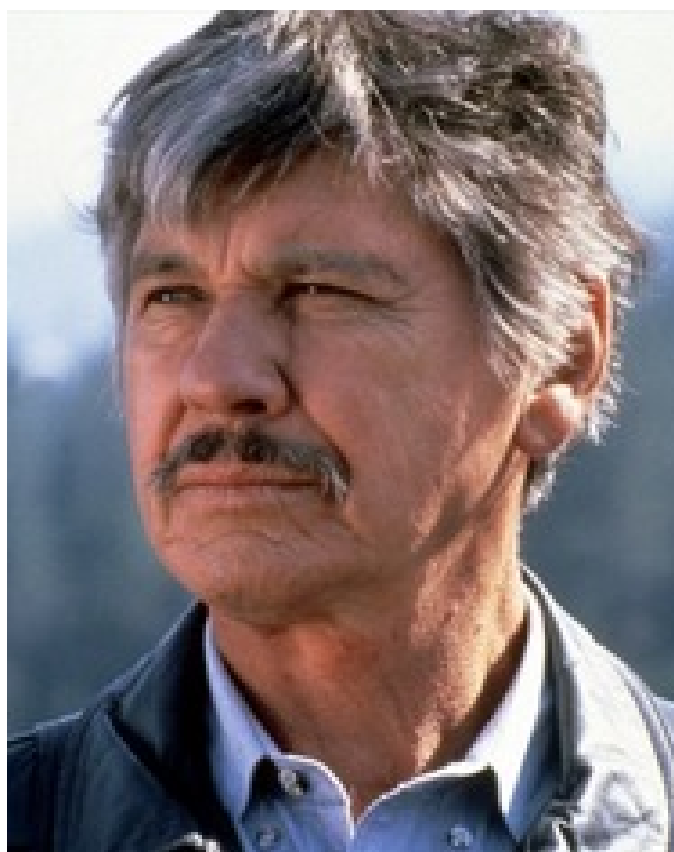
Une jungle où notre héros, et c'est cela qui compte, en somme, car on le soutient envers et contre tout, est parfaitement à l'aise ! Il cogne et gagne, voilà l'essentiel !

Un film superbe, envoûtant, où aucune scène ne vous laisse indifférent, ni surtout de vous fatigue d'aucune manière. On est pris d'un bout à l'autre. Pas une image qui ne vous échappe. L'un de ces petits films à la distribution somme toute modeste, avec un budget qui ne doit pas vider les comptes en banques des

réalisateurs, mais soigné, mais bien pensé, mais avec toutes ces qualités qui en font des chefs-d'œuvre.



Cet inoubliable Bronson.



Ce qu'ils en pensent :

LE BAGARREUR (1975)

Premier film en tant que réalisateur d'un scénariste à la mode, Walter Hill, « LE BAGARREUR » a vu sa réputation grandir avec les années et passe communément aujourd'hui comme le chef-d'œuvre de son auteur et un des meilleurs rôles de Charles Bronson.

Le scénario mixe dès les premières images deux grandes mythologies américaines : l'évocation de la Grande Dépression à la façon des « RAISINS DE LA COLÈRE » et une étude du héros westernien, avec l'arrivée à New Orleans d'un étranger taciturne, sans passé ni avenir, campé par Bronson icône du genre. D'ailleurs, comme dans « IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST » l'action démarre quand il descend d'un train.

Vaguement inspiré de la vie du boxeur Jack Dempsey, « LE BAGARREUR » suit quelques semaines du parcours de Chaney, mystérieux chômeur entre deux âges qui se révèle un redoutable boxeur à poings nus, assommant ses adversaires en un seul coup de son gros poing. Pris en main par un manager magouilleur (James Coburn en pleine forme), Chaney va gagner beaucoup d'argent en peu de temps. Son amitié avec Coburn sera mise à rude épreuve et Chaney lui sauvera la vie une dernière fois, avant d'être englouti par la nuit, emportant avec lui tous ses secrets. Lonesome cowboy jusqu'au bout.

Soigneusement mis en scène, offrant quelques séquences de combat saisissantes, « LE BAGARREUR » n'a vraiment rien d'un 'premier film' et plonge dans l'ambiance des années 30 avec une impressionnante minutie, un goût du détail sans faille. Face à son partenaire des « 7 MERCENAIRES », Bronson trouve un des grands rôles de sa carrière, apparaissant subitement vieilli, sans l'artifice de sa moustache et de ses cheveux longs. Le contraste entre son visage ridé et son corps athlétique en fait un personnage unique et aide à accepter qu'un boxeur démarre une carrière à 50 ans passés. Les scènes où il compte son argent, seul dans sa chambre d'hôtel pouilleuse, l'intense tristesse de son regard qui ne varie jamais de tout le film, comptent parmi les grands moments de sa filmographie.

Des seconds rôles comme Strother Martin ou Robert Tessier donnent le meilleur d'eux-mêmes et Jill Ireland apparaît en paumée à quelques pas de la misère.

Ajoutons une BO inoubliable de Barry DeVorzon, des décors de New Orleans imprimés sur pellicule pour la postérité, et un numéro haut-en-couleur de Coburn et « LE BAGARREUR » (encore un titre français franchement réducteur et sans classe) s'inscrit progressivement dans les classiques du cinéma U.S. des années 70, alors qu'il passa assez inaperçu lors de sa sortie.